

caresse, un mot d'affection, pas même un regard, insensibilité complète... Et cela a duré plusieurs années.

—Et le marquis ne disait rien ?

—Rien. Il était malheureux, voilà tout. D'ailleurs, que pouvait-il dire ? Il voyait bien que madame la marquise était malade. Et puis, il l'aime trop pour oser lui faire seulement une observation. Enfin, grâce à Dieu, madame la marquise est revenue à de meilleurs sentiments.

—Ah ! elle aime son fils maintenant ?

—Oui. Depuis quelques temps elle ne le repousse plus, elle lui parle, elle l'embrasse ; mais comme Firmin me le disait tout à l'heure, elle ne l'aimera jamais autant qu'elle aime sa fille ; c'est toujours la petite Maximilienne qu'elle préfère.

—Et M. de Coulange, aime-t-il son fils, lui ?

—Oh ! pour ça, oui. Et si madame la marquise a une préférence pour sa fille, lui, au contraire, aime mieux son fils que sa fille.

—Etrange ! murmura Morlot.

Et il se mit à réfléchir, tout en achevant de prendre son café par petites cuillerées.

—Suis-je enfin, et réellement, cette fois, sur la piste que je cherche depuis si longtemps ? se disait-il. L'enfant du marquis et de la marquise de Coulange est-il le fils de Gabrielle ? Tout me le dit. Oui, mais rien ne me le prouve. J'ai toujours peur de ce maudit guignon, qui est à mes trousses. Et puis, ce serait une sottise de me livrer trop vite à la joie ; j'ai eu déjà tant de déceptions !... L'enfant est né à Coulange au mois d'août. C'est très bien. Mais il peut n'y avoir qu'une coïncidence. Sur toute la surface du globe, il naît mille enfants par heure ; j'ai lu cela dans je ne sais plus quelle statistique.

La marquise n'aime pas ou n'aimait pas son fils. Evidemment cela n'est pas naturel et pourrait être une preuve. Mais si bizarre que cela paraisse, on l'explique, comme vient de le faire ce brave homme, en disant : " Une idée de malade ! " Depuis que j'ai vu les choses merveilleuses du somnambulisme, je crois que tout est possible.

Non, tout cela est incompréhensible, sans la moindre clarté, c'est le chaos. Et pourtant, pourtant...

Il se frappa le front de la paume de sa main, et ajouta :

—Il faut que j'aille au château de Coulange.

—Il posa sur la table une pièce de cinq francs et appela madame Philippe.

—Je demande à M. Pastour la permission de payer pour lui et pour moi, dit-il.

—Non, non, répliqua la crémière, c'est moi qui ai offert le café à mon vieil ami.

Elle rendit à l'agent la monnaie de sa pièce.

Morlot se leva, prit son chapeau et sa canne, et tendant la main au vieux concierge :

—Monsieur Pastour, lui dit-il, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

—Et moi aussi, monsieur.

—Je vais aller à Coulange très prochainement. Si vous avez quelque chose à faire dire à quelqu'un du château, ce sera avec plaisir que je ferai votre commission.

—Eh bien, monsieur, si vous voyez le jardinier, M. Burel, et sa femme, ayez l'obligeance de leur dire que le vieux Pastour se porte toujours bien, et qu'il leur envoie le bonjour.

—Je n'oublierai pas. Au revoir, monsieur Pastour.

En sortant de la crèmerie, l'agent de police regarda encore l'hôtel de Coulange. Un double éclair jaillit de ses yeux, et en s'éloignant il murmura :

—Je l'ai dit : je connaîtrai le secret de la marquise !

Il se rendit directement à la préfecture de police, et il prévint ses chefs qu'il avait l'intention de s'absenter pendant quelques jours.

On l'interrogea.

—Il s'agit d'une vieille affaire depuis longtemps oubliée, répondit-il ; mais comme je crains de me tromper, je ne puis rien vous dire encore.

Voulant s'appartenir complètement pendant un certain temps, Morlot prenait d'avance ses précautions.

—Oui, se dit-il en sortant des bureaux, je crains de me tromper ; mais aurais-je la certitude, je ne dirais rien quand même. Je n'ai bescin de personne pour m'aider ; ce que je ferai, je ne le sais pas encore, mais je veux le faire seul.

Il rentra chez lui un peu avant midi. Mélanie l'attendait. Le déjeuner était prêt.

—Comment va Gabrielle, demanda-t-il ?

—Comme si elle n'avait pas été malade hier soir. Je l'ai laissée dormir jusqu'à neuf heures, et elle s'est levée parfaitement reposée. Ses premières paroles ont été de demander le portrait de l'enfant. Je le lui ai donné. Ah ! comme elle s'est mise à l'embrasser !... Je désirais la retenir pour qu'elle déjeune avec nous, mais elle a voulu absolument s'en aller.

—Tu ne lui as rien dit ?

—Tu me l'avais défendu. D'ailleurs, je n'aurais pas osé.

Ils se mirent à table.

Mélanie ne tarda pas à s'apercevoir que son mari était sombre et sérieusement préoccupé.

—Tu es soucieux, lui dit-elle, est-ce que tu pense toujours...

—A quoi ?

—A l'idée que tu as eue hier soir ?

—Eh bien, oui, elle est là, répondit-il brusquement en se frappant le front.

—Une nouvelle déception qui t'attend, mon pauvre ami !

—Je ne les compte plus, dit-il, en ébauchant un sourire.

Après un moment de silence, il reprit :

—Je ne veux rien te cacher, à toi : hier soir j'ai eu un soupçon ; hier il était petit, aujourd'hui il est gros. La marquise de Coulange a un secret.

—Tu ne peux pas t'en rapporter à ce qu'a dit Gabrielle.

—Ce matin, les paroles de Gabrielle m'ont été confirmées. Je te le répète, la marquise a un secret. Quel est ce secret ? Je veux le savoir.

—Tu m'effrayes, mon ami, mais que veux-tu donc faire ?

—Sois tranquille, je serai prudent : je sais qu'on ne touche pas à une grande dame, à une marquise, comme à la première venue. Cependant, si ce que je soupçonne est vrai, tant pis pour elle ; je n'hésiterai pas à faire mon devoir.

—Mais enfin, que soupçonnes-tu ?

—Je soupçonne la marquise de Coulange d'avoir volé l'enfant de Gabrielle.

—Mais c'est impossible, c'est de la folie ! s'écria Mélanie.

—Eh bien, si je me trompe, je le saurai demain.

—Demain ?

—Oui, je prendrai demain matin le premier train, et à onze heures je serai à Coulange. Il me faut la vérité, je la trouverai là. Mais tu sais, femme, pas un mot de tout cela à Gabrielle.

## V

L'agent de police connaissait plusieurs personnes à Coulange, entre autres un cultivateur, parent éloigné de Mélanie, qui l'avait souvent invité à venir le voir.

—C'est chez ce paysan que Morlot se rendit en arrivant au village de Coulange. On l'accueillit à bras ouverts. Pendant que la fermière courait à sa basse-cour pour y choisir sa meilleure poule, les deux hommes parlèrent de Mélanie, d'abord, ensuite de Paris, de Miéran et de toute la parenté.

—Maintenant, cousin, dit le paysan, puis-je vous demander quel bon vent vous amène aujourd'hui à Coulange ?

—D'abord le plaisir de vous voir, vous et votre famille, répondit Morlot. Et puis j'ai besoin de consulter un des régistres de votre mairie.

—Ah !

—Oui, le registre des naissances.

—Pourquoi donc, cousin ?

—Il s'agit d'un individu qui a été arrêté il y a quelques jours et qui prétend être né à Coulange. Mais chut, il ne faut pas qu'on sache...

—Je comprends. Comment s'appelle-t-il, cet individu ?

—Je n'en sais rien, répondit Morlot ; il refuse de dire qui il est, et c'est précisément pour essayer d'établir son identité que je suis ici.

Le paysan se contenta de cette réponse qu'un autre aurait peut-être trouvée singulière.

—Je voudrais ne pas être obligé de voir le maire, reprit Morlot.

—En effet, ce n'est pas la peine de le déranger.

—J'ai pensé que, accompagné par vous, le secrétaire de la mairie ne ferait aucune difficulté de me laisser feuilleter le registre en question.

—Certainement, cousin, aucune. D'ailleurs, je suis du conseil municipal, et très-bien avec notre maître d'école, qui est en même temps le secrétaire de la mairie. Si vous le voulez, pendant que la femme va nous cuisiner quelque chose, nous irons à la maison commune.

—Ma foi, oui, dit l'agent, allons-y tout de suite.

Les enfants étaient sortis de l'école, l'instituteur venait de se mettre à table. Le fermier lui dit :

—Nous voudrions, mon cousin et moi voir quelque chose sur le registre des naissances. Est-ce possible ?

—Mais rien ne s'y oppose, répondit l'instituteur.

Très-aimable et plein de complaisance, il introduisit les visiteurs dans la salle des archives de la commune. Il tira d'un casier un carton de forte dimension, le plaça sur une table et l'ouvrit en disant :

—Vous trouverez là les actes de naissances de l'état civil depuis cinquante années. Excusez-moi si je vous quitte ; mais si vous avez besoin de moi, vous n'aurez qu'à m'appeler.